

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. II

MONTRÉAL, SAMEDI, 7 FÉVRIER 1885.

No. 6

MONUMENT ÉLEVÉ

À LA MÉMOIRE DE

SIR GEORGE E. CARTIER.

On a élevé la semaine dernière, en face du parlement d'Ottawa, une statue à sir George-Etienne Cartier. Nous devons perpétuer le souvenir des hommes qui font honneur au Canada et à la nationalité canadienne, sans distinction de parti.

Sir George était doué d'une énergie indomptable. Entré jeune au parlement, il ne tarda pas à se distinguer par son talent et la force de son caractère. Il fut élu dans le comté de Verchères pour la première fois, en 1844.

En 1851, avec le concours de M. Young, il réussit à faire accepter comme entreprise publique le creusement du lac Saint-Pierre, exécuté par la Commission du havre de Montréal, au prix de \$882,141, et à faire rembourser ce montant à la Commission.

En 1853, on lui offrit le portefeuille des travaux publics dans l'administration Hincks-Morin, qu'il refusa d'accepter. L'année suivante, étant le candidat du gouvernement à l'élection du président de l'Assemblée Législative, il fut battu par trois voix et le ministère de coalition McNab-Morin.

En 1855, lors des remaniements ministériels qui suivirent la retraite de M. Morin, il consent enfin à accepter dans le gouvernement McNab-Taché un portefeuille qu'il avait déjà plusieurs fois refusé. Le 27 janvier de cette année, il est nommé secrétaire provincial. Il avait fait sa marque. Dès son entrée dans la politique, il s'était appliqué à l'étude des res-

sources de la province et des grandes entreprises publiques et avait contribué à lancer le Canada dans la voie du progrès et ses qualités le désignaient d'avance comme le successeur de MM. Lafontaine et Morin.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, M. Cartier a été mêlé à tous les grands événements de notre politique, à tous les travaux législatifs de quelque importance et il faudrait faire l'histoire de 11 années qui le séparaient alors du terme de sa carrière pour montrer la part qu'il y a prise.



SIR GEORGE-ETIENNE CARTIER

(D'après la statue de M. Hébert)

Le couronnement de cette carrière a été l'œuvre de la Confédération, dont il a été l'un des pères et dont il a jeté les fortes bases, de concert avec son frère d'armes, sir John A. Macdonald et George Brown.

L'artiste qui a fait la statue de sir George, est M. L. P. Hébert, un jeune Canadien qui a le génie de l'art. Il n'y a pas de doute qu'il atteindra à de brillantes destinées.

M. Hébert est encore un tout jeune homme qui a déjà laissé des œuvres remarquables, entre autres la statue du colonel de Salaberry et celle de Monseigneur Taché, ainsi que le groupe des apôtres qui a été admiré dans l'église d'Ottawa.

C'est un jeune artiste qui s'est pour ainsi dire formé seul.

Il a atteint l'habileté de grands maîtres par les seules ressources de son talent.

Il aurait certainement fait sa marque en Europe qui est pourtant le foyer des arts.

Lorsqu'il s'est agi d'élever un monument à la mémoire de sir George, il y a eu un concours de tous les artistes, étrangers comme Canadiens, et c'est l'œuvre de M. Hébert qui a été trouvée la plus parfaite. C'est un honneur pour l'auteur et pour le Canada qui l'a produit.

La statue porte comme inscription la devise de sir George : "Franc et sans dol." Elle nous rappellera sa chanson : "Avant tout soyons Canadiens," qui est devenu un chant national.

M. Hébert a parfaitement réussi à donner à la statue la physionomie énergique voulue. La pose est noble, la ressemblance est parfaite et les draperies sont de l'école la plus soignée.

D'après le témoignage des connaisseurs, cette statue est ce qu'on a de plus parfait au Canada.

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous envoyer de suite le montant de leur abonnement par la malle, et ils recevront un reçu aussitôt.

A MON AMI

L'AVOCAT A. P. CHASSÉ, DE SAINT-JEAN.

.... Malum vino cantuque levato
Deformis agrimonia.

HORACE, Epode XIII adamicum.

Ecarte la tristesse par le vin et la lyre.

Les cieux roulent sur notre tête
Une horrible tempête ;
La pluie et la grêle en torrents
Tombent des nuages errants.

Les mers écumantes mugissent
Et les sombres forêts gémissent
Sous les baisers mordants
De l'Aquilon des Autans.

Voici le moment favorable,
Profitez-en, ami !
C'est une journée agréable
Pour ceux qui n'ont pas de souci.

Laissons à la morne vieillesse
Le chagrin, le souci rongeur !
Chantons, tressaillons d'allégresse,
Puisque l'on est plein de jeunesse,
De force et de vigueur !

Toi, va vite à la cave
Tirer de ton meilleur :
Ça déride un front grave,
Ça rend de bonne humeur.

Oh ! écartons tout soin funeste.
Tout chagrin,—ennemis suspects—
Oublions, oublions le reste !...
Ami, causons en paix !

C. P. BEAULIEU.

Saint-Jean d'Iberville, janvier 1885.

MON SECRET.

Si je vous le disais que vous êtes jolie ;
Que lorsque vous riez je me sens tout joyeux
Et qu'à vous regarder, vous si belle, j'oublie
Qu'il est un autre ciel que celui de vos yeux ;

Si je vous le disais que sur vos lèvres roses
Une abeille viendrait, avec amour, puiser
Ce doux miel qu'elle va butiner sur les roses
Qu'un rayon fait éclore et rougir d'un baiser ;

Si je vous le disais que depuis la soirée
Où je vous vis alors pour la première fois
Votre image, toujours gracieuse et dorée,
Passe comme un éclair dans mes rêves parfois ;

Si je vous le disais, mais je n'en veux rien dire,
Mon secret, voyez-vous, je le garde pour moi :
Car si je le disais, l'on en pourrait médire,
Et vous même, peut-être, en auriez quelqu'émoi.

A. G. L. DESAULNIERS.

CHRONIQUE.

C'est fini !

Oui, c'est fini, le carnaval de mil huit cent quatre-vingt-cinq, comme cette neige qui va disparaître bientôt sous les chauds baisers d'un soleil d'avril, a pris la route de l'oubli, est allé où s'en est allé le carnaval de mil huit cent quatre-vingt-quatre.

Avec lui s'est éclipée la folle gaité qui l'accompagnait. Il laisse pour le regretter une foule de raquetteurs et de jolies raquetteuses qui s'en sont donné à cœur joie durant ce temps.

A vrai dire les amusements n'ont pas manqué. Maintes patineuses sont allées décrire des arabesques sur la glace vive qui brillait comme du cristal. Sveltes et légères, enthousiasmées de leurs évolutions rapides elles volaient plutôt qu'elles ne glissaient. Le jour de la grande mascarade au patinoir Victoria, surtout le spectacle était vraiment féérique.

Cette diversité de costumes et de personnages exalte l'imagination et nous transporte dans un autre monde. On se croirait dans quelques passages du Dante, lorsque le poète florentin nous décrit les fantômes accomplissant leurs rondes autour des sphères du purgatoire. Le mouvement continu de toute cette masse des personnages qui flamboie sous les rayons de la plus éclatante lumière dépasse en rapidité la pensée elle-même. Une mascarade a cela d'original qu'elle représente l'homme sous tous ses aspects.

Toutes les nations du monde y ont un ambassadeur, toutes les professions un délégué, toutes les modes un *fac-simile*. On dirait que du nord au sud, de l'est à l'ouest, les anges ont soufflé sur le monde et que nous assistons aux assises de la vallée de Josaphat.

C'est un amalgame étrange de la fable et de l'histoire, de toutes les religions, de tous les royaumes, de tous les empires, des contrées les plus lointaines et des plus apposées, et même du surnaturel, car les ombres, de l'Enfer et les splendides esprits du Paradis y étaient amplement représentés. L'entrée en scène dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir, l'univers entier semble déboucher par un entonnoir. Ce que la nature a le plus opposé, ce que les usages ont de plus disparates, par un singulier hasard se trouve réuni. Junon et Minerve se donnent la becquée de la manière la plus amicale. Leur rivalité, pour un moment a fait place à l'amitié. Le terrible Neptune, ce dieu de l'océan, ne brandit plus son trident à l'approche des navigateurs et fait la causette avec Iama. Ici c'est un croisé avec son épée et la grande croix rouge sur sa poitrine, bras dessus bras dessous avec Saladin le farouche. Là, c'est un Nemrod, Pharaon, Diogène, Annibal et Louis XIV qui poursuivent de leur quolibet Diane, Cicéron Romulus, Vercingétorix, Robespierre et Cartouche. Tantôt c'est un gros bourgeois qui offre très gauchement son bras à Cléopâtre, une créole avec un turc au large turban. Tantôt c'est la cour de François Ier qui reçoit une députation d'esquimaux. C'est un enchevêtrement impossible à décrire. Imaginez-vous quatre à cinq cents personnes costumées, toutes montées sur leur patin, cadencées au bruit de la musique, exécutant les dances les plus folles et les plus vives, tournant devant vos yeux avec la vélocité d'une girouette et vous aurez l'idée de la mascarade, telle que Venise l'a inaugurée. Tout cela tourne, va, vient, danse, rit, gambade, repousse, se heurte, se fuit avec un mélange et une diffusion qui sont autant de polichinelles et de boîtes à Pandore. On dirait d'une fée qui par la vertu de sa petite baguette fait jaillir du sein des slots, une myriade de lutins.

Ce spectacle ne fatigue pas, et peut se prolonger à l'infini. C'est certainement des amusements du carnaval le plus réussi.

Il nous a fait plaisir de voir que le beau sexe s'est mêlé à nos jeux de carnaval et c'est sans doute ce qui explique son succès. Ce laps de temps consacré au divertissement donne de l'exercice aux membres et fait monter des couleurs sur la joue. Avec cela nos gentilles demoiselles peuvent se passer de fard.

Ainsi donc notre beau carnaval est passé et tous nous nous demandons "à quand l'autre ?"

A quand l'autre ?

J'anticipe sur les événements et je vous dis à l'année prochaine.

* *

La semaine du carnaval n'a pas seulement été remarquable par les amusements qu'elle apportait avec elle, elle l'a été aussi par un événement qui a attiré un grand nombre d'étrangers dans la capitale, nous voulons parler du dévoilement de la statue de sir George-Etienne Cartier à Ottawa. Nous donnons sur une page de notre journal la gravure de cette statue exécutée, comme on le sait, par notre artiste canadien M. L. P. Hébert. C'est un chef-d'œuvre du jeune. C'est Cartier vivant, pensant et parlant. Le sculpteur a tiré le plus grand avantage possible du costume de sir George. Les ministres dans leur discours lors du dévoilement ont vivement félicité M. Hébert sur son œuvre. Les lauriers qui couvrent aujourd'hui son front projettent leur ombre sur nous, Canadiens. Nous avons droit d'être fiers du succès remporté par notre compatriote.

D'ailleurs, M. Hébert n'en est pas à son coup d'essai. Du premier coup de sciseau il s'est réveillé artiste et sa réputation va toujours grandissant.

FERNAND.

SAVOIR VIVRE, S'IL VOUS PLAÎT.

Beaucoup de jeunes personnes sont, dans maintes circonstances, d'une légèreté de conduite qui compromet sensiblement les principes échevelés de leur éducation. Pour peu qu'elles se sentent à leur aise, elles donnent de la comédie gratis à ceux qui, doués d'un sang-froid imperturbable, peuvent reténir une patience des plus nécessaires.

Sans doute, il est permis à une jeune fille qui n'aurait vu que très peu de monde, ou que d'une manière bien imparfaite, de manquer, à certaines occasions, d'un savoir-vivre scrupuleux, difficile même à acquérir, et je serais la première à donner ici les preuves évidentes d'une ignorance complète. Mais quelle est celle qui, bien élevée, pousserait l'absence de tout sens commun au point de se rendre ridicule ?

Malheureusement, l'Eglise paraît être le vaste champ ouvert à tout ce que la bouillante jeunesse peut enfanter d'écervelé. C'est là qu'éclate davantage, et que brille l'étourderie d'un grand nombre de jeunes personnes.

Il n'est pas besoin d'être positivement dévote pour se tenir à l'Eglise *comme à l'Eglise* ; et si une stricte convenance nous défend de n'y point saluer même un intime—pour la bonne raison que nous ne sommes pas dans un lieu de promenade,—au moins faut-il, en se mettant en contravention avec cette loi un peu sévère et froide, agir avec le plus de restriction possible et ne se permettre que l'échange de quelques mots. Ce qui n'est certainement pas de la bigoterie.

* *

Notre âge est bien mal fait ; c'est avouer qu'il est d'une insouciance peu digne : je le sais. Mais devons-nous en abuser et faire niaisement toutes les bêtises mises à sa portée ?

Beaucoup le croient et prennent à l'Eglise des positions qui rendent peu tenables celles de leurs voisins.

Cependant, pour être juste, je dirai que l'office de la messe semble conserver, plus qu'aucun autre, quelque chose de son prestige religieux ; le fron-fron des fraîches toilettes merveilleusement étalées par les personnes qui, à l'Evangile, font une entrée bruyante,—j'allais écrire, et triomphale,—ne cause guère qu'une légère distraction bien vite dissipée. C'est surtout aux offices du soir et aux réunions qui appellent spécialement la jeunesse, que se manifeste d'une manière déplorable les abus excessifs que je signale.

Voyons plutôt.

Sous prétexte d'avoir de bons sièges,—qu'on a toujours soin de choisir dans les derniers bancs,—on se rend à bonne heure. Un signe de croix, un *pater*, un *ave*, ou une prière plus courte encore, est bien vite jetée aux quatre vents. Puis on s'assied ; on s'installe commodément, on s'impatronise de manière à pouvoir jouir et profiter de tout ce qu'on verra,... souvent de ce qu'on ne voit pas.

Ceux qui arrivent ensuite sont rarement les favorisés du sort. Ils ont tous, plus ou moins, quelque côté ridicule. Et on ne se gêne pas pour le faire remarquer à la plus proche voisine qui doit transmettre le bon mot à la suivante, et toutes ensemble, en pouffer de rire.

Celui-ci, grand gaillard quelque peu timide, ne saura que faire de son chapeau ; cette autre se cherchera très gauchement un siège. Madame A. aura mis un fichu qui ne lui va pas du tout. Mademoiselle B. aura une coiffure trop lourde et la pauvre servante même, toujours en retard, qui arrive quand l'office est commencé, n'échappera pas à des observations peu discrètes et charitables. C'est de la plus sottise inconvenance.

Vous croyez, peut-être, que tout le monde entré, la conversation taria ? Pas du tout : les sujets abondent. On parlera de la dernière soirée, du dernier succès, du récent triomphe, que sais-je encore ? Bref, le rosaire est récité, l'instruction est donnée, le salut va finir,... on cause, on jase, on bavarde, on rit comme on le ferait dans un lieu où le respect est banni ou inconnu.

Et les malheureux voisins de retenir leurs nerfs !

* *

Pour être témoin assez régulièrement de ces tenues extravagantes, de ces scènes immodestes, je ne fais que plaindre plus sincèrement encore les jeunes personnes qui se livrent à ces excès ridicules. Et, ma foi, c'est un bien triste art que celui de savoir, à l'Eglise, attirer les regards, captiver l'attention, par un bavardage et un laisser-aller dignes, tout au plus, d'une salle de théâtre.

HERMANCE.

Decisions Judiciaires concernant les Journaux.

10. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre est responsable du paiement.

20. Toute personne qui renvoie un journal est tenu de payer tous les arrérages qu'elle doit sur abonnement ou autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

40. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse constitue une présomption et une preuve "prima facie" d'intention de fraude.

LE DIABLE BLEU.

I

Lorsqu'on veut nous parler des diables,
On dit qu'ils sont méchants, trompeurs,
Sales, immondes, effroyables,
Vilains, infâmes, séducteurs !
Alors tout bonnement on pense
Qu'ils sont noirs ou rouges au feu,
Mais dans cette maudite engeance
Il paraît qu'il en est un bleu.

II

Chacun de la bande infernale
S'acquitte de sa mission,
Et l'un après l'autre cabale
Comme agent de perdition ;
Les prix sont orgueil, paresse,
Oh ! c'est trop cher ! Une âme en jeu !
Un autre vient—'grat' la tristesse !
Les saints en usent," dit le bleu.

III

Joyez-vous parfois un jeune homme
Cheminant rêveur, incertain !
De longtemps l'a fui le doux somme !
Je me trompe, il dort en chemin.
Mille choses aux ailes noires
L'obsèdent sans cesse en tout lieu ;
Illusions, craintes, déboires !
Il a tant acheté de bleu !

IV

Comment ! jusqu'à la fille d'Eve
Qui tout comme ces tendres fleurs
Se flétrit et tombe !... Elle rêvo
Et peut-être verse des pleurs !!
Adieu conquêtes et toilette,
Adieu, miroirs, salons, adieu !
Hélas ! malheureuse filette
A su charmer le diable bleu !

V

Et ce vieillard au coin de l'âtre,
Ce bon vieillard au front blanchi,
Contemplant l'enfant qui folâtre
De tout trouble est-il affranchi ?
Sa vie est pleine de mérite ;
Il n'a vécu que pour son Dieu !
Pourtant, à son sein qui palpète,
Je dirai qu'il souffre du bleu !

VI

Chacun sait que pour mettre en fuite
Tous ces charletans de bonheur
Aux uns l'on jette l'eau bénite,
Et qu'à tous l'on ferme son cœur.
De la sorte aucun ne peut nuire,
Car chaque diable y perd son jeu ;
Mais, amis, il faut savoir rire
Pour embellir le diable bleu.

MAXIMILIEN COUPAL.

Coteau Landing, février 1885.

COMMENT PAYER UNE MÈRE DES BAISERS À INTÉRÊT.

Un bon père de famille tenait le langage suivant à sa fille, charmante enfant de dix-sept ans, qui était plutôt inclinée à passer son temps à lire des romans et faire de la musique que d'aider aux soins de la famille.

"Ma chère fille, lui dit-il, ne remarques-tu pas chez ta mère une apparence de fatigue, voire même d'anxiété ? Naturellement ce n'est pas toi qui en est la cause, mais tu pourrais y remédier. Veux-tu me faire un grand plaisir ? Bien ; demain matin, tu te lèveras à bonne heure et prépareras toi-même le déjeuner ; lorsque ta mère se lèvera, tu courras au devant d'elle et lui donneras sur la bouche un beau gros baiser. Tu ne saurais t'imaginer comme ça la rajeunira, que lorsque tu verras son doux visage enluminé par la joie et la surprise ; d'ailleurs ma chérie, tu lui dois quelques baisers.

Ah ! oui, je me rappelle ; quand tu étais toute petite, malade, le visage boursoufflé, l'haleine fiévreuse, eh ! bien alors, ta chère mère t'embrassait, quand d'autres te fuyaient, te couvrait de baisers en te serrant sur son cœur. Et pourtant alors, tu n'étais pas la jeune fille charmante que tu es maintenant. Et puis, pendant toutes les années de ton enfance, c'était encore elle qui était toujours prête, par la magie du baiser d'une mère, à guérir tes pauvres petites mains sales et potelées, blessées par les premières ronces qu'elles rencontraient sur le chemin de la vie.

Aussi, les baisers de minuit qui plus d'une fois chassèrent quelques mauvais rêves qui te faisait t'agiter sur ton lit. Tous ces baisers sont à intérêt depuis toutes ces longues, longues années.

Certainement, elle n'est pas aussi jolie que toi, mais petite, si tu avais seulement fait ta part d'ouvrage pendant les dix années passées, le contraste ne serait pas aussi remarquable. Son visage a beaucoup plus de rides que le tien, oui beaucoup ; mais si tu tombais malade, il t'apparaîtrait aussi beau que celui d'un ange, car tu le verras penché sur toi, chaque fois que tu ressentirais le moindre besoin, et ses rides te paraîtraient alors comme autant de reflets de la bonté même, se chassant les uns les autres sur son visage chéri.

Hélas ! elle nous quittera, un de ces jours. Toutes ces fatigues finiront par l'user si on ne les enlève pas. Ces pauvres mains rudes, qui ont fait tant de choses nécessaires pour toi, seront croisées sur sa poitrine. Ces lèvres négligées qui te donnaient le premier baiser, à toi bébé, seront pour toujours closes, et ces pauvres yeux chagrins et fatigués se seront ouverts dans l'éternité, alors ma fille, tu apprécieras ta mère, mais il sera trop tard, pour sa joie à elle et pour ton bonheur à toi.

L'élément féminin fait de plus en plus sa trouée à l'Ecole de médecine de Paris. Et si cela continue, le sexe fort se verra remplacer par des Esculapes en jupon, à qui, malgré notre galanterie nous serons bien forcés de tirer la langue, le cas échéant.

D'après les tableaux d'inscription, on compte actuellement, à la Faculté de médecine de Paris, 78 étudiantes, c'est-à-dire 33 de plus que l'année dernière ; 14 autres femmes sont, en outre, en instance pour obtenir leur inscription.

Les 78 étudiantes inscrites comprennent 14 Françaises seulement ; les Russes sont au nombre de 46, les Anglaises de 11 et les Américaines de 3.

Deux fiancés marchent vers l'autel où on va les unir.

— Pourquoi tremblez-vous ? demande le fiancé.

— Pourquoi ne tremblez-vous pas ? répond la jeune fille.

AU PAYS DU TENDRE.

Un poète, un collaborateur, dans leur cabinet donnant sur un jardin qu'égaie le soleil des derniers beaux jours.

Le collaborateur.—Sale temps pour travailler !
Le poète.—Comment, sale temps ?...

Le collaborateur.—Oui, pour travailler ! L'automne prédispose aux idées poétiques ; et les idées poétiques, dans une féerie... Allons-y pourtant.

Le poète.—Allons-y !

Le collaborateur.—Nous étions hier restés accrochés au dernier tableau du dernier acte : un loup dont vous ne pouviez pas sortir. J'ai réfléchi là-dessus, pris des notes.

Le poète, feuilletant le manuscrit.—Des notes ?... Ah ! parfaitement ! Je vois "à creuser" écrit en marge.

Le collaborateur.—C'est cela, creusons !

Le poète.—Tout à l'heure, on dirait un fait exprès, comme j'arrivais par l'omnibus, voyant les feuilles tombées pailletter d'or le gazon déjà moins vert et les corbeilles sans fleurs désormais, l'inspiration m'est venue d'un tableau que nous rattacherons au sujet très aisément et qui amènera des changements à vue justifiés ainsi qu'une magnifique apothéose...

A ce moment, le collaborateur se reuversa dans son fauteuil et, les yeux fermés, le cigare aux lèvres, prit la pose des collaborateurs lorsqu'ils travaillent.

Le poète.—En deux mots, voici ce que j'ai trouvé. Mon tableau s'appellerait le *Pays du Tendre* ; le décor représenterait une de ces contrées vaguement et délicieusement chimériques, tenant à la fois de l'embarquement pour Cythère et de la forêt des Ardennes, où le divin Watteau et le divin Shakespeare égarent leurs groupes d'amants.

Des bois profonds, des treilles de roses, de petits lacs voilés de délicate vapeur, des fleuves que les couchants empourprent, des golfes bleus semés d'îles blanches.

Là, dans l'infinie variété de leurs physionomies et de leurs costumes, revivent, souriants ou tragiques, les êtres privilégiés qui, sur terre, furent des héros d'amour.

Et non seulement ceux qui ont existé réellement, mais ceux aussi qui sont nés de l'idéal irréalisable des poètes. Aspasia y salue Manon, Juliette et Roméo s'y rencontre avec Antoine et Cléopâtre. Des rois, des guerriers, des bergers, des impératrices, des courtisanes, un flot de soie et de brocart où parfois brille, parmi les diamants, le rubis sanglant d'une blessure, foule immense, sans cesse augmentée, éblouissante comme un rêve et vague comme une vision !...

Le collaborateur, ouvrant un œil.—Très bien ! il y a là motif à costumes.

Le poète.—U* printemps sans fin, une allégresse éternelle ! Et chaque fois qu'arrivent des couples nouveaux, tout le pays du Tendre se met en fête : l'air brille d'un éclat plus doux, les fleurs embaument plus suavement, tandis qu'au loin, sous les bosquets retentit le bruit des baisers et des lyres.

Le collaborateur.—Bon encore !... ça peut à la rigueur amener un ballet. Mais l'action ne s'engage guère, et je ne vois pas venir les transformations ni les trucs.

Le poète.—Hélas ! vous l'avez sans doute deviné, quoique j'aie oublié de vous le dire, d'après un décret de la destinée, le pays du Tendre ne peut vivre que par l'amour. Or, là-bas, sur terre, se passent des choses étranges. Dans leur grossière activité qui a la fortune pour unique but, creusant des mines, perçant des isthmes, lançant des bateaux, des trains, des ballons dirigeables, toujours spéculant, toujours forgeant, et faisant fumer si haut leurs fourneaux qu'ils en obscurcissent la clarté

des étoiles, les hommes d'un nouvel âge de fer ont fini par oublier ce que c'est qu'aimer. Les femmes elles-mêmes n'aiment plus : leurs caresses se vendent et s'achètent. De sorte que, depuis longtemps, le pays du Tendre n'a pas eu visite d'amoureux.

Les jennies dont on se souvient, tatoués et parés de fleurs, arrivaient d'une île perdue dans son enceinte de coraux et de cocotiers au milieu des flots du Pacifique.

Après eux, personne. Voilà bientôt cent ans ! Et, les cent ans révolus, par manque d'amour, le pays du Tendre doit périr.

Dans le pays du Tendre, cependant, les roses bientôt se sont flétries. Ensuite est venu un long, un interminable automne ternissant de la pluie des feuilles mortes les petits lacs déserts et les bassins de marbre où ne chantent plus les jets d'eau. Maintenant c'est l'hiver, un hiver polaire ! et le long des sentiers aux grandes haies blanches de frimas, sous les arbres luisant de givre, près des rivières qui charrient, fiers cavaliers et belles dames, transis, leurs manteaux tordus par la rafale, vont se lamentant et soupirent : "Tout est fini, l'Amour est mort."

Pour juger l'effet, le poète voulut interroger du regard son collaborateur qui ne bougea point. Légèrement froissé, le poète continua :

—Un jour pourtant, dans ce paradis désolé, souffle une brise plus tiède. Des parfums passent dans l'air, parfums de gazon nouveau ou de fleurs qui renaissent, et, sous la corniche du Temple de l'Amour coulant sous la neige et frangé de glaçons, des gouttes d'eau, signal du dégel, brillent à la pointe des stalactites. Mais, subitement, comme sous la baguette d'une fée, tout renaît au pays du Tendre. La neige fond, les arbres verdissent, les rosiers fleurissent. Pour cent ans encore, et d'ici-là d'autres amants ont le temps de naître, le pays du Tendre est sauvé. Chœurs, fanfares, apothéose !...

Mais ici un bruit singulier coupa court à l'enthousiasme du poète : c'était le collaborateur qui ronflait !

PAUL.

LE BOUTON DE ROSE.

Oui, elle tenait sa promesse, on entendait son pas dans l'escalier, le satin faisait frou-frou contre les marches ; essouffée, par instants elle s'arrêtait, et lui, très pâle, les yeux rouge comme quelqu'un qui a versé beaucoup de larmes, il tenait la porte entrouverte. D'un bond elle fut dans ses bras, sur son cœur, leurs lèvres enlacées laissant passer des flots de paroles tendres et des sanglots qui se brisaient dans leurs gorges.

Caroline avait mis un manteau sur sa robe de mariée, dont la longue traîne semblait lui faire un sillage d'innocence ; ses beaux cheveux blonds crépelés, avaient gardé la couronne de vierge, et sur son corsage, tout près de la taille mince, des boutons de rose naturels se fanaient, envoyant leur enivrante odeur.

Lui la contemplait les mains jointes ; le manteau était tombé, et elle apparaissait maintenant dans sa jeunesse et dans sa grâce, le long voile de dentelles jeté en arrière.

—Ainsi c'est fini, balbutia-t-il, tu es à un autre ?

—Oui, répondit-elle gravement, cet honnête homme m'a donné son nom, à moi, ta fiancée ; Henry, tu ne pouvais m'épouser, et il a fallu...

—Tais-toi, cria-t-il, tais-toi ! Rien n'est fait, nous allons partir, je ne veux pas te perdre, j'ai trop présumé de mes forces, je ne puis plus.

—Eh bien ! écoute. Tu vas rester une heure,

une heure encore ; je contemplerai cette beauté qui m'appartenait à moi seul jusqu'à cet horrible moment, et je te jure de ne jamais chercher à te revoir ; mais une fois, une fois encore !...

—Ma chère âme, dit-elle, je t'adore, aussi je me sens mourir de douleur.

Quand elle s'en fut allée retrouver son mari, il tomba assis, la tête dans les mains pendant qu'un bouton d'oranger traînait sur le tapis et embaumait la chambre, l'enveloppant d'une vague promesse.

* *

Les jours succèdent aux jours, et il devint si triste et si profondément ennuyé, qu'il résolut de mourir ; d'ailleurs, à quoi bon vivre, puisque la chère créature avait emporté son âme ? Il ne savait plus rien d'elle, sinon qu'elle était loin, heureuse peut-être ; il lui avait écrit, ses lettres venaient de lui être renvoyées, et il comprenait qu'elle agissait vaillamment, l'en aimait mille fois davantage ; et l'image de cette adorée, devenait si haute et si puissante qu'il n'y avait plus de piédestal assez haut pour placer cette statue d'or pur !

Un soir de carnaval, alors que les rues étaient pleines de cris et de bruits, il résolut d'en finir, et après avoir posé à côté de lui ses pistolets chargés, il tira de son portefeuille le bouton d'oranges flétri, seule relique d'un si grand amour.

Et il la revoyait devant lui avec sa robe blanche et ses jolies yeux tout pleins de larmes, il la revoyait encore, il la revoyait toujours. Que de tendresses et de serments, de bonheurs fous et d'ivresses indescriptibles ! et tout cela s'en était allé par sa seule faute ; à cause d'un faux scrupule d'honneur, il avait jeté aux quatre vents du ciel sa joie et son espérance, et maintenant il songeait à s'en aller, là où on ne souffre plus, où les bouches ne se rencontrent jamais, où les âmes sont dénouées !

—Allons, dans un instant tout sera fini, Caroline n'entendra plus parler de moi !

Mais comme on sonnait et qu'il avait renvoyé son domestique il alla ouvrir. C'était un ami, Orgel, un viveur insouciant qui prenait la vie comme elle venait à lui, sans inquiétude du lendemain, sans regrets des faits accomplis.

—Je viens te chercher, dit-il ; nous allons au bal.

Et comme l'autre refusait :

—Oui, des chagrins, des peines de cœur, le mariage de Caroline ! ah ! cher romanesque, il n'y a plus que toi pour souffrir de ces choses-là. Alors, je te laisse, à bientôt.

—Eh ! bien non, sacrebleu, dit-il en revenant, c'est trop bête et je veux parler ! Le jour de ses noces Caroline t'a offert un bouton de rose, une heure après elle venait me donner l'autre, comprends-tu ?

Henri le regardait, effaré, se tenant aux meubles pour ne pas tomber ; il continua :

—Oui, je sais, je brise tout en toi, mais il ne faut plus que tu pleures cette créature ; et pourtant, ajouta-t-il après un instant de silence, j'ai tort de m'exprimer ainsi, parce que Caroline a droit à toute notre admiration. C'est une de ces chercheuses exquises à qui il faut la sensation toujours, la sensation quand même ; elle s'est donnée ce fin régal de tromper trois hommes le jour de ses noces, et tu m'avoueras que ce n'est pas le fait d'une personne vulgaire.

—La misérable ! murmura Henry.

—Misérable ! Pourquoi donc ? Elle nous a comblés de bonheur tous les deux puis elle a pris un homme qui lui donnait ce que ni l'un ni l'autre n'avions le courage de lui offrir.

HENRI.

LA PÊCHE À LA LIGNE.

—Non, s'écria la belle veuve avec un charmant mouvement d'impatience mutine, non, l'homme que j'épouserai sera le plus patient et le plus doux du monde. Je ne l'accepterai que lorsqu'il m'aura fourni les preuves d'un dévouement sans bornes, d'une soumission à toute épreuve. Je suis riche et je peux m'offrir un époux selon mon choix.

—Tu as raison, répondit son amie d'un air convaincu et je ne saurais trop t'encourager à persister dans d'aussi louables intentions.

—J'attendrai encore, s'il le faut. Je suis assez jeune pour ne pas avoir à me presser dans la crainte de ne pas me remarier. Jamais je ne livrerai au hasard le choix de celui qui doit faire mon bonheur. Je n'ai du reste qu'à me décider, ce ne sont pas les soupirants qui me manquent... Je pourrai quand il me plaira désigner celui qui aura touché mon cœur...

—Et jusqu'à ce jour, il n'a pas encore été touché, ton cœur ?

—J'avoue que non. La plupart des galants qui rôdent autour de moi me semblent autant faire les yeux doux à ma fortune qu'à ma personne. Je t'accorde que deux au moins m'aiment d'un amour véritable et passionné. Mais, ceux-là, je les redoute encore plus que les autres... Je pourrais les aimer moi aussi et alors adieu la belle tranquillité rêvée. Un homme qu'on aime est le plus redoutable de tout les tyrans...

—Tu me sembles avoir de singulières idées sur l'amour.

—Que veux-tu, je suis faite ainsi.

Les deux femmes discutèrent encore longtemps sur ces manières délicates. L'une était la belle madame Duros. Veuve à 22 ans d'un des plus riches négociants de la ville, elle songeait maintenant à se remarier et à choisir un époux selon son cœur. L'autre était son amie et sa confidente.

La fenêtre où les deux amies se trouvaient donnait sur une allée ombreuse bordant une jolie rivière. C'était par une belle fin d'après-midi de septembre. Il faisait encore chaud, mais par instants des frissons passaient dans les arbres et agitaient les feuilles dont quelques-unes, déjà jauniees et desséchées, tombaient sur le sol.

L'eau coulait calme et limpide. On n'entendait aucun bruit. C'était un coin de paysage tranquille et mélancolique.

Les deux femmes ne causaient plus. Elles rêvaient et leurs regards s'étaient arrêtés sur un pêcheur à la ligne qui, debout, immobile comme une statue, trempait gravement du fil dans l'eau.

Ce pêcheur à la ligne se nommait M. Militor. Il était employé d'une grande administration et avait trente-trois ans et cinq mois et demi. Sa vie était réglée comme un papier à musique. Le matin il se levait à huit heures et déjeunait d'une tasse de chocolat et d'une côtelette. Puis il allait à son bureau en passant toujours par les mêmes rues. Il faisait son travail avec beaucoup de soin et de régularité. On était très content de lui et on parlait de lui accorder une augmentation dans cinq ou six ans.

Quand il sortait du bureau, à quatre heures. M. Militor, s'empressait de prendre sa ligne et courait se poser au bord de la rivière. Il était patient. Il restait là jusqu'à sept heures du soir, goûtant cette jouissance profonde que connaissait seuls les fervents du "bouchon flottant."

M. Militor était ce que l'on peut appeler un assez beau garçon. Toujours vêtu avec une grande correction, sa belle tête pâle et insignifiante étalait la dignité noire de deux superbes favoris sur un col d'une blancheur immaculée. Les femmes le regardaient avec une certaine complaisance ; mais M. Militor était chaste et ne daignait pas répondre aux ceillades provocantes.

Il ne pêchait... qu'à la ligne. Toujours, sans cesse—sans cesse, toujours. Tous les soirs, il s'installait au bord de la rivière et, son long sceptre en roseau à la main, il prenait une pose sculpturale.

La belle Mme Duros et son amie regardaient M. Militor, vaguement. Il leva la tête par hasard et aperçut à son tour les deux femmes qui lui semblaient fort belles. Il rougit et, pour la première fois de sa vie, il fut troublé.

Le lendemain, à son heure habituelle M. Militor se livrait à son plaisir préféré. Il regarda du côté de la fenêtre de Mme Duros.

La belle veuve était là, toujours rêveuse. Elle reconnut M. Militor et, pendant que, les doigts dans ses favoris, il suivait les évolutions de son bouchon sur l'onde perfide, elle l'examina.

—Mais ce pêcheur à la ligne est un fort bel homme, murmura-t-elle.

Et elle reprit sa rêverie sans plus s'occuper du "trempéur de fil."

Le surlendemain, à son heure habituelle, M. Militor se livrait à son préféré.

La belle Mme Duros était à sa fenêtre. Cette fois, leurs regards se rencontrèrent.

Le pêcheur avait fait une toilette élégante et de bon goût. Mme Duros l'examina avec plaisir et remarqua qu'il restait près de trois heures à la même place sans bouger, avec une persistance remarquable.

Les jours suivants, la même scène se reproduisit.

Mme Duros était à la fenêtre, rêvant ; M. Militor, au bord de l'eau, se livrait à son plaisir préféré...

Ils se regardaient !

Et M. Militor ne bougeait pas. Comme tous ses confrères, il était doué d'une patience à toute épreuve. Il n'avait jamais pris un seul poisson dans son existence. Il mettait à ne rien pêcher du tout une adorable persistance.

Prendre un poisson ? c'était le rêve, l'idéal, le but lumineux ?

M. Militor en avait vu quelques-uns nager dans un bocal, mais jamais un goujon vivant n'avait frétille au bout de sa ligne. Il avait des angoisses délicieuses dès qu'il croyait que "ça mordait." Hélas, ce n'était jamais vrai !

Tout le long de la journée,
O destin, tu leur promets,
La douce proie ajournée,
Qu'ils n'attraperont jamais.

Mais pas un ne s'en indigne,
Pas un ne songe à partir,
Car le pêcheur à la ligne,
Nait et meurt "vierge et martyr !"

M. Militor était bien vierge et martyr, mais il savait attendre et gardait au cœur l'inébranlable espoir de prendre un jour ou l'autre un véritable poisson.

La belle Mme Duros venait tous les jours voir le pêcheur ne rien prendre. Elle ne le quittait pas des yeux et admirait sa ténacité. Rien ne le rebutait, les railleries de la destinée le laissaient froid et calme comme du marbre...

Il attendait.

Cependant madame Duros nourrissait un vaste dessein.

Un jour son amie et confidente vint la voir. La belle veuve l'attira vers la fenêtre et lui dit :

—J'ai trouvé l'époux de mon choix. Je désirais l'homme le plus patient du monde. Le voilà...

—Ce pêcheur à la ligne !

—Oui. Il s'appelle M. Militor...

J'ai fait prendre des renseignements sur son compte, c'est un très honnête employé...

—Et tu l'épouses ?

—Oui. Je voulais un mari qui supporterait mes moindres caprices, qui serait l'esclave de toutes

més fantaisies... Or, M. Militor, depuis deux mois que je l'observe, vient tous les jours à cette place, à la même heure, et ne prend pas un seul poisson. Il n'a jamais eu un mouvement d'humeur ou d'impatience. Un homme doué d'un semblable caractère est un trésor... Je me hâte de m'en emparer...

Ainsi fit un riche mariage l'honnête M. Militor pour avoir su montrer de la patience et de la ténacité...

La pêche à la ligne mène à tout.

JEAN PROUVAIRE.

NOS VOYAGEURS CANADIENS.

Difficultés sur le Nil.—Nos vaisseaux se brisent.—Les Canadiens sont des hommes de cœur.—Grossièreté des Egyptiens.

QUATORZIÈME LETTRE.

Décidément, le *Petit-Jésus* m'a envoyé mon présent de Noël. Ce n'était pourtant pas facile de remplir mes *grosses bottes sauvages* ; mais il y est parvenu. La veille de Noël, comme vous le savez, j'ai dû grimper à travers monts et rocs, et le jour de Noël j'ai dû parcourir le désert, sable jusqu'aux genoux. Calvaire et sable ! tel'a été mon présent.

Toutefois, à quelque chose, malheur est bon, puisqu'il m'est donné de me rapprocher de vous à deux jours d'intervalle. C'est l'objet de cette lettre écrite en plein soleil et en présence de l'endroit où beaucoup de gens se sont noyés. Le fleuve ne semble pas s'en douter car il coule toujours en faisant rayonner ses vagues argentées. Attaché à une escouade de soldats, *army hospital corps*, nous avons six bateaux, et quels bateaux !... Des bateaux devenus informes à la suite de leurs longs services. Aussi je suppose qu'on nous les a données pour nous entretenir la main, c'est-à-dire afin de s'assurer si nous sommes capables d'arranger bras et jambes comme nous sommes obligés de soigner nos bateaux. N'ayant pu aller *en chameau* comme il le devrait, mon chef de service, le Dr. Neilson a dû prendre charge d'un bateau, moi d'un autre. Le Dr. Neilson, premier en tête, faisant fonction d'Amiral et donnant l'exemple, a défoncé son bateau trois fois en deux jours. Beau début ! Le mien s'est ensuite défoncé, mais grâce à un bandage et à un emplâtre, nous avons pu continuer notre route et rester toujours bon premier. C'était le jour de la Noël, nous filions comme le vent et je fredonnais des Noëls. Tout à coup, trois de nos bateaux sont en détresse !... Ne pouvant nous arrêter dans notre course vertigineuse, nous les laissons à leur malheureux sort et nous filons de l'avant. Rendus à destination, notre premier soin est d'aller porter secours à nos infortunés compagnons, et je trouve le Dr. Neilson en train de faire la cuisine. Il était cuisinier en chef pour lui et ses collègues.

Au total, trois bateaux défoncés, ce qui nous oblige d'attendre qu'ils soient réparés, pas de perte de vie, mais *écoulage* complet de mes bottes sauvages dans la noirceur aride du désert. Cette journée me coûte une paire de bottes que j'ajouterai au prix d'un ratelier que je vais être obligé de m'acheter pour remplacer mes dents que le biscuit me mange pendant que je le mange. Puis nous prenons toutes ces mésaventures très philosophiquement.

Cet arrêt m'engage à faire quelques excursions... comme par toute l'Égypte, des ruines s'offrent à notre vue. Ici, des barques arabes dont la carcasse pendue aux flancs des roches comme des mollusques, semblent se rire de notre témérité ; là, un Soudanien parlant français ; plus loin des os de chameaux morts à la peine et semblant nous dire : voilà le sort qui nous attend... En effet, c'est une rude campagne, car au dire d'un vieil officier anglais, vingt ans de services, il n'en a ni vue ni fait de pareille...

"C'est une campagne digne du temps des romains, disent-ils, et sans vos canadiens nous ne serions jamais arrivés dans ce pays de chien." Vous voyez que nos voyageurs ont su maintenir loin et haut leur réputation, non seulement comme canotiers mais aussi comme homme de cœur et de courage. Aussi, tout dernièrement, deux jeunes gens, dont je regrette de ne pouvoir donner les noms, ont, au péril de leur vie, sauvé plusieurs soldats anglais. Les officiers anglais en ont pris bonne note, et nul doute que l'Angleterre se rappellera des dévouements, des sacrifices obscurs et des tombes laissées à la garde des bêtes fauves !

Déjà, plusieurs officiers supérieurs, ont récompensé privément quelques-uns de nos hommes tant ils ont été empoignés d'admiration pour eux !...

Toutes ces choses-là réjouissant le cœur, je suis heureux de vous les faire connaître. Malgré cette gloire éphémère et peu lucrative, nos voyageurs aspirent à revoir leurs foyers au plus vite, convaincu que les joies de la famille et que la vue du clocher leur fera oublier tant de souffrances. Aussi douterai-je beaucoup de succès de l'expédition si on organisait demain une expédition volontaire de quatre cents canadiens pour aller au pays de "quelques arpents de neige !"

Neige ! oui, si vous voulez bien, mais cœur et chauds ardents comme le soleil du Soudan.

Quelle différence, grands dieux ! avec la race Egyptienne qui hurle comme des chacals en conduisant les bateaux qu'elle brise pour ne pas les monter !...

J'ai si peu de confiance et d'estime pour ces gens-là que je me demande si les soldats Egyptiens ne tourneront pas casaque contre les Anglais. Cela s'est déjà vu. Je ne devrais pas dire *soldats*, car ils sont paresseux, sales, au *tu*, et au *toi* avec leurs officiers.

Je vous écrirai à la première occasion, car nos bateaux sont arrangés et nous allons partir.

GASTON P. LABAT.

Soudan, 30 décembre, 1884.

On s'est souvent plaint en France que les jeunes filles fussent élevées à Saint-Denis pour tout, excepté pour faire des femmes d'intérieur et de ménage. Le général Faidherbe vient d'installer un cours de cuisine aux écoles de Saint-Denis et d'Ecouen. Dix jeunes filles à tour de rôle, seront obligées de préparer les repas, sous la direction de chefs émérites.

* *

Notes d'album :

"Les plus grands poètes sont ceux qui font de la poésie en action."

* *

"Les femmes aiment mieux les hommes qui n'osent pas ; mais, en attendant, elles se laissent prendre par ceux qui osent."

* *

Quels sont les signes au moyen desquels on reconnaît une sottise ?

Elle est toujours recherchée des sots et elle les préfère aux gens d'esprit.

* *

Madame Robert doit donner un concert à Montréal, prochainement.

* *

Note d'album :

"L'imprudance est la belle-mère de la sûreté."

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 20.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXVIII

Pour lui ou pour Menko ?

Non, pour lui ! Elle n'était pas assez vile pour avoir si bien menti lorsqu'elle suppliait, lorsqu'elle demandait, réclamait, mendiait la mort à Zilah qui avait droit de vie et de mort sur elle.

—Oui, droit de mort.—Et droit de pardon, aussi, pensait Zilah dans ces songeries qui éternellement lui gonflaient le cœur.

Ah ! s'il était mort, Menko !

Zilah se sentait peu à peu envahi par un état nerveux très douloureux, et voulant dompter ce nervosisme, il se harassait à aller seul dans Paris, regrettant Varhély, inquiet aussi de cette absence prolongée, puis rentrait las, après une journée de marche, mais sans réussir jamais à chasser cette obsédante vision de Marsa. Et la douleur à la longue se mêlait d'ennui, la vie, la lente vie aux monotones souffrances semblaient au prince plus maussade encore que mélancolique.

—Je ne déjeune pas, dit-il, un matin, à son domestique.

Il prenait en haine son logis, ses livres, son *home* habituel.

Il descendit à pied les Champs-Élysées. Au coin de la place de la Madeleine, il entra dans le restaurant, regardant machinalement, du fond du rez-de-chaussée, ce coin de Paris alerte et gai, avec les arêtes nettes de l'église se détachant en gris sur un pan de ciel bleu : les feuilles poussiéreuses des arbres, l'asphalte, les passants, les omnibus jaunes, l'alcrité, l'activité élégante de la vie parisienne.

Puis il fut tout étonné de s'entendre appeler brusquement, et de voir là, devant lui, debout, lui tendant la main comme il lui eût demandé une aumône, le gros Vogotzine, l'air bizarre, presque peureux, et qui lui disait :

—Ah ! cher, que je suis donc content de vous voir ! Je déjeunais là, tout à côté,—il montrait une table que Zilah n'avait pas vue,—et mon satané journal devait me masquer à vous... Ouf !... Ah ! si vous saviez ! J'étouffe !

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Andras.

—Ce qu'il y a ? Regardez-moi. J'en suis encore rouge !

Ce malheureux Vogotzine, entré là, au restaurant où il avait déjeuné, par hasard, regrettant le jardin de Maisons-Laffitte, le *rockingchair* de Marsa, où, puisqu'elle ne s'y asseyait plus, il s'allongeait maintenant, là-bas, balançant son gros corps sous les arbres, par les journées chaudes ; — Vogotzine qui venait de copieusement déjeuner, selon son habitude, avait eu l'imprudance de demander au garçon un journal russe, le *Nouveau Temps*, et, alors là, lisant tout en sirotant son kummel, qu'il trouvait un peu fade, regrettant presque l'eau-de-vie de grains, le *vodka* de ses soldats, brusquement dans ces colonnes de la gazette russe, ses yeux tombaient sur une correspondance d'Odessa, et lisait les détails d'une exécution de trois nihilistes, donc deux gentilshommes, amenés sur la place de l'Abattoir, vêtus de noir, tournant le dos aux chevaux qui les traînaient, et chacun d'eux portant sur la poitrine une planche noire avec cette inscription en lettres blanches : "Criminel de haute trahison."

Alors le pauvre Vogotzine frissonnant de la tête aux pieds. Diable ! Diable ! Chaque détail de l'exécution, d'ailleurs assez mélodramatique, lui entraient en plein estomac comme une lame de fer rouge. Il voyait réellement le cortège, les trois gibets peints

en noir ; derrière chacun d'eux le cercueil noir couvert d'un linceul gris, avec la fosse creusée à côté, sous la potence. Il apercevait, dans le carré des troupes formé par un bataillon d'infanterie, un platoon de cosaques, le bourreau Froloff, debout, avec sa chemise rouge, son large pantalon de peluche noire passé dans ses bottes, et à côté de lui, un aumônier en deuil, très pâle.

—Qui diable, donc, a l'idée de raconter ces choses là dans les journaux ? grommelait Vogotzine.

Et, effaré, il entendait le greffier lire la sentence, il voyait le prêtre présenter la croix aux condamnés, et Froloff, avant de jeter sur la tête les capuchons attachés à leurs chemises, dégrader les gentilshommes en leur brisant leurs épées sur le crâne...

Alors, suffoqué, Vogotzine jetait à terre le journal, comme il l'eût fait d'une chenille tombée des arbres, et cramoisi, les yeux hors de l'orbite, effaré, il attirait à lui le carafon de kummel, le vidant à demi pour se remettre. Il lui semblait que Froloff était là derrière lui, étendant sa main de bourreau sur sa tête, et que les branches des candélabres du restaurant, surplombant son crâne chauve, étaient des bras de gibets prêts à le saisir.

Vogotzine avait besoin, pour se rassurer, de regarder les garçons en vestes noires, les consommateurs, la salle gaie et dorée du restaurant, qui l'emportaient à cinq cents lieues de la place de l'Abattoir.

—Le diable enlève les gazettes ! Elles sont stupides ! Je n'en lis plus une dorénavant ! Plus une donc déjà ! C'est absurde, ça ! Absurde !... Drôle de digestif !

Et, demandant la carte, il allait sortir, portant de temps à autre la main sur le dessus de sa tête, comme si son épée de général, en s'y brisant, y eût laissé une contusion ou une plaie.

Il roulait encore de grosses prunelles égarées autour de lui, interrogeant les glaces aux cadres dorés, comme pour y découvrir l'ombre de Froloff et le fuir, quand tout à coup il aperçut, assis près de là, Andras, qu'il ne reconnaissait pas d'abord, et vers lequel, se levant, il se précipita, laissant échapper, dans une bouffée d'alcool, un grand cri soulagé, le cri de joie d'un enfant apercevant un défenseur :

—Vous ?... Ah ! la bonne idée !... Vous, ici !... Comment vous portez-vous ?

Il tendait à Andras ses grosses mains, et le prince remarqua que ce pauvre Vogotzine, qui s'assit lourdement de son côté, comme il fût tombé, brusquement absorbée, en une lampée rapide, jointe à la terreur née de sa lecture, lui faisait monter au cerveau une ivresse brutale, et le général, écrasé sur la banquette de velours où il s'écroulait dans sa redingote de drap noir, laissait sortir de son col de chemise, dont il avait dénoué la cravate et arraché le bouton, une face ronde et rouge, aux yeux atones, avec des lèvres sèches qu'il faisait claquer l'une contre l'autre dans sa moustache.

—Ça vous étonne de me voir ici ? dit-il, comme s'il eût oublié tout ce qui s'était passé depuis des semaines... Moi aussi !... mais je m'ennuyais donc tant là-bas... Maisons... je me faisais vieux, comme disait autrefois à Odessa la petite... la petite... enfin Stéphanis... Et je suis venu donc humer l'air de Paris... Mauvaise idée ! Si vous saviez ! Quand je pense que cela pourrait m'arriver !

—Quoi ? demandait Andras, machinalement.

Et Vogotzine, le regardant toujours de ses yeux ronds :

—Quoi ? disait-il, la voix étranglée. Mais Froloff donc, cher !... Froloff ! L'épée cassée sur la tête ! la potence ! Je ne suis pas nihiliste, Dieu m'en garde, mais j'ai déplu au tzar... Et déplaire au tzar... brrr !... Figurez-vous, cher, la place de l'Abattoir... Odessa... Non, au fait, non n'en parlons plus, fit-il brusquement en regardant autour de lui, comme si la sotnia de cosaques eût été là, à cheval, dans ce restaurant même, pour l'arracher de sa place, au

nom de l'empereur. Ah ça! prince, donc, voyons dites-moi, pourquoi ne venez-vous jamais à Maisons-Laffitte ?

Il fallait qu'il fût ivre, pour adresser une telle question au prince.

L'œil clair de Zilah le regarda bien en face, tandis que les paupières lourdes de Vogotzine s'abaissaient sur ses prunelles imbibées de kummel.

Andras s'était levé, sortant du restaurant, et Vogotzine avait toutes les peines du monde à l'imiter.

—Moi, dit le général, en prenant instinctivement le bras d'Andras et en l'entraînant pour marcher, lui zigzaguant déjà et le prince se laissant faire comme si ce nom de Maisons-Laffitte l'eût intéressé, même sortant de cette outre à alcool; moi je serais content... bien content... si vous reveniez... Je m'ennuie, cher, ah! je m'ennuie à crever!... Pensez donc!... des volets fermés... Pas le moindre bruit... Le plus petit grincement de porte, la lumière, ça lui fait mal... Les journées durent, durent... Personne ne parle... La plupart du temps je dîne seul... Voulez-vous que je vous dise? Non, mais voulez-vous que je vous dise? Marsa, oui, eh bien! Marsa, elle très bonne... très... ne s'inquiète que des pauvres... des malheureux... Mais, quoi qu'en dise le docteur Fargeas, elle est folle!... Il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures... elle est folle!... Elle est encore folle!

—Folle? dit Andras ému, en se contraignant à paraître froid.

Ils marchaient lentement sur le boulevard plein de monde. Vogotzine s'arrêtant à chaque pas, et, pour parler, prenant Andras par le bouton de sa redingote. Zilah avait fait signe à une voiture; il y fit monter le général, qui faillit s'assommer sur le marchepied, et dit au cocher:

—Au Bois!

—Je vous assure qu'elle est folle donc, reprenait Vogotzine, étalé sur les coussins. Oui, folle, grognait l'ivrogne. Elle ne mange pas; elle ne se peigne pas!... Ma parole, je ne sais pas comment elle vit... Autrefois... ses chiens... elle les promenait... Maintenant, c'est moi dans le Parc qui vais avec eux... de bonnes bêtes... très douces... quelquefois tout ce qu'elle dit, c'est: "Écoutez donc! Est-ce que *Duna* ou *Bunda* n'aboie pas?..." Ah! si je n'avais point peur que là-bas, Froloff... comme je retournerais donc en Russie!... La vie de Paris... la vie de Paris, ça m'assomme!... Vous voyez, j'en goûte... Je prends un journal et je rencontre quoi? Froloff!... D'ailleurs, cher, la vie de Paris, à Maisons-Laffitte, entre quatre murs, c'est absurde, voyons, prince, donc, n'est-ce pas que c'est absurde?... Savez-vous ce que je voudrais? Je voudrais signer un recours en grâce au tzar... qu'est-ce que j'ai fait, après tout, je vous le demande? Ce n'est pas énorme. J'ai séjourné, malgré l'ordre de l'empereur, cinq jours de trop à Odessa... Oui, une petite actrice française qui était là... et qui chantant l'opérette, oh! admirablement... Dites-lui qu'on l'a remarqué, distingué... Dites-lui qu'on le trouve aimable... Charmante!... La quitter, ah! vrai, je trouvais donc ça dur... Je reste cinq jours, c'est donc une affaire, dites, Zilah, cinq jours? Mais patatras! La petite était bien... très bien... avec un grand-duc... plus jeune que moi nécessairement... Voilà le grand-duc jaloux. Il y a tout justement une conspiration à Odessa!... On m'accuse d'avoir passé mon temps au théâtre au lieu de surveiller les conjurés... On fait mieux, cher, donc on dit que j'en suis, moi, de la conspiration... A Odessa! Place de l'Abattoir... Froloff... C'est Stéphanie Gavaud qui est cause... Ne dites pas cela à Marsa... Ah! cette petite Stéphanie!... *J'ai vu le vieux Bacchus sur sa roche fertile!*... Tautin ne chantait pas ça, cher, comme cette diablesse de Stéphanie!— Eh bien! disait Vogotzine entre deux hoquets, avec une haleine empestée de kummel, c'est parce que tout ça est arrivé donc, que je mène ici une vie

d'huitre, oh! parfaitement!... d'huitre, de cloporte, de moule... en tête-à-tête avec une femme triste comme carême, qui ne parle pas, ne chante plus, ne fait rien, pleure... Assommante!... Je le dis comme je le pense... assommante, donc, quoiqu'elle soit ma nièce... Ass... som... Et... ah! vraiment, cher, je suis content que vous reveniez... Pourquoi êtes-vous parti?... Oui, oui, ce sont vos affaires, je ne vous demande rien... Seulement... seulement vous arrivez bien...

—Pourquoi? dit Andras.

Il s'arrêta brusquement, regarda Vogotzine.

—Ah! pourquoi? Parce que!... dit le général, en essayant de donner à son visage abêti d'ivresse une expression de gravité digne, quasi diplomatique...

—Que se passe-t-il donc? fit le prince. Est-elle redevenue souffrante?

—Oh! toquée, je vous dis! Absolument toquée! Folle à lier! Depuis deux jours...

—Pourquoi depuis deux jours?

—Ah! parce que... depuis deux jours!

—Eh! bien! quoi?... Qu'y a-t-il?... Mais parlez donc, Vogotzine!

—C'est... c'est la dépêche, balbutia le général.

—Quelle dépêche?

—La dép... dépêche de Florence.

—Elle a reçu une dépêche de Florence?

—Un télégramme... Papier bleu... Elle l'a lu devant moi donc... Ma parole, je croyais que c'était de vous, la dépêche!... Elle a dit... Non, ces satanés morceaux de papier, c'est étonnant comme ça vous bouleverse... Il y a des télégrammes qui m'ont donné des indigestions à moi... Je vous jure... Je ne suis pourtant pas une poule mouillée!

—Enfin, Marsa? Cette dépêche?... De qui était-elle? Qu'a-t-elle dit, Marsa?

—Elle est devenue blanche comme une serviette!... Elle s'est mise à trembler... Une attaque de nerfs!... Et elle a dit: "Eh bien! dans deux jours, je saurai enfin si je dois vivre!..." Des phrases, cher! Ce qui est certain... ah! ça c'est certain, cher... c'est qu'elle attend ce soir quelqu'un qui revient... ou ne revient pas de Florence... ça dépend...

—Qui cela?... Qui? s'écria brusquement Andras. Michel Menko?

—Je ne sais! balbutia Vogotzine éperdu, se demandant si c'était la main de Froloff qui, derrière la capote de la voiture le saisissait par le collet de sa redingote.

—C'est Menko, n'est-ce pas? répéta Andras pendant que le général effrayé laissait tomber des balbutiements rauques, l'ivresse lui enfumant un peu plus les idées à chaque pas fait dans cette atmosphère du Bois, capiteuse, pleine de bruits de roues et comme d'un ruissellement de voitures.

Andras se sentait mordu en pleine chair par une douleur nouvelle. Que signifiait? De qui venait cette dépêche? Pourquoi avait-elle causé à Marsa une émotion pareille? *Dans deux jours, je saurai si je dois vivre!* Qui pouvait lui faire jeter un tel cri? Qui donc, sinon Michel Menko, se trouvait assez intimement lié à la vie de cette femme pour la troubler ainsi, la rendre folle, comme disait Vogotzine?

—C'est Menko, n'est-ce pas, c'est Menko? répétait Andras.

Et le gros Vogotzine stupéfait, abêti, laissait toujours échapper des:

—Peut-être bien... Tout est possible...

Mais il s'arrêtait brusquement comme s'il eût compris, malgré son ébriété, qu'il se risquait trop loin, qu'il allait amener un malheur.

—Ah! voyons, Vogotzine, voyons, vous en avez trop dit pour ne pas tout dire!

—C'est vrai, oui, j'en ai trop dit... Ah! du diable, ce ne sont pas mes affaires!... Eh bien oui, il est à Florence, le comte Menko, ou aux environs de Florence... je ne sais où!... Marsa me l'a à peu près... appris, sans le vouloir... Elle s'exaltait...

s'exaltait... parlait toute seule... Je ne lui demandais donc rien... mais sa fièvre... sa folie... est-ce que je sais? Elle a d'abord rédigé une dépêche pour l'Italie... Puis donc elle l'a déchirée en disant comme cela: "Non! ce qui doit arriver arrivera!..." Voilà. Je ne sais que ça, moi! je ne sais rien!

—Ah! la misérable! Et c'est lui qu'elle attend! s'écria Andras. Quand cela?

—Je ne sais pas!

—Vous me l'avez dit. Ce soir. Ce soir, n'est-ce pas?

Le vieux général se sentait aussi mal à l'aise que s'il eût été devant un conseil de guerre, une commission militaire ou entre les mains de Froloff.

—Oui, ce soir.

—A Maisons-Laffitte?

—A Maisons, répondait machinalement Vogotzine, toujours ivre. Et tout ça m'ennuie... m'ennuie!... Assommant, vous concevez! C'est pour ça que je me suis décidé à venir à Paris. Jolie idée!... Au moins il n'y a pas de journaux russes à Maisons!...

Andras ne dit plus un mot.

Il fit arrêter la voiture, descendit lentement, et saluant le général d'un "merci" brusque comme une rebuffade, il s'éloigna, rapide, laissait Vogotzine roulant ses deux yeux en boule de loto et balbutiant en essayant de se tenir droit, avec dignité:

—Eh bien! cher, eh! bien, donc, vous me laissez là? Tout seul? C'est méchant!...

Et, comme un enfant abandonné, le vieux soldat, sensibilisé par le kummel, avait, avec de comiques froncements de sourcils et de narines, des commencements d'envie de pleurer.

—Où faut-il vous conduire? demandait le cocher.

—Où vous voudrez? mon ami, répondit Vogotzine, d'un air navré, implorant modestement cet homme; mais vous ne me quitterez pas, du moins, vous!

XXIX

Brusquement, la situation venait de s'éclaircir pour Zilah. Il s'expliquait presque pourquoi un malaise vague l'avait envahi depuis quelques jours. C'était comme la perception magnétique de cette trahison nouvelle qui lui entraînait au cœur. Menko était à Florence! Menko—car ce ne pouvait être que lui—venait de télégraphier quoi? quelque rendez-vous!—à Marsa! Ce soir, ce soir même, cet homme serait là-bas, dans cette maison qui était celle de Marsa Laszlo, de Marsa, portant, en dépit de tout, le titre et le nom des Zilah!

Était-ce possible?

Après le mariage, après les serments et les pleurs de cette femme, ces deux êtres, séparés un moment se réunissaient comme s'ils étaient décidément faits l'un pour l'autre, la lâche pour la misérable!

Et il s'était senti, lui, Andras, presque pris de pitié pour cette femme! Et il avait écouté Varhély, —un honnête homme—mettant en parallèle un soldat vaincu avec cette fille tombée! Ce rude Varhély,—l'implacable, comme on l'appelait,—qui avait été aussi la dupe de la Tzigane et conseillait, un soir, à Sainte-Adresse, le pardon au mari outragé! Ah! ce dernier coup irritait, jetait hors de lui-même Zilah, plein de colère, rentré dans son hôtel et regardait autour de lui avec des baissements de tête de sanglier traqué, des ramassements de bête fauve prête à bondir.

—Il sera chez elle, ce soir! Ce soir! Ce soir! Cette idée le rendait fou.

Allons, c'était une vilénie, après bien d'autres, une vilénie atroce, une infamie nouvelle! comment la châtier?

La châtier?

(A suivre.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS :

- A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADemoiselle MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHE, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode l'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Lanthier & Cie.

LORGE & C^{IE}

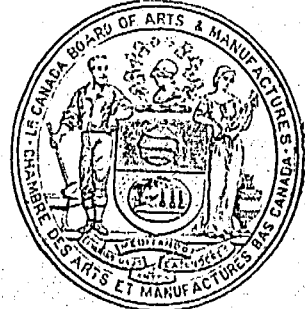
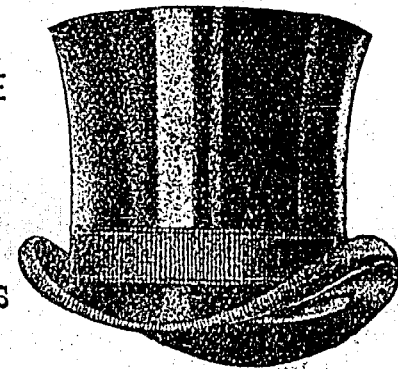
LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

CHAPELIERS

PARISIENS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.

MEILLEUR ASSORTIMENT

FOURRURES

1663, Rue Notre-Dame, 1663

MONTREAL.

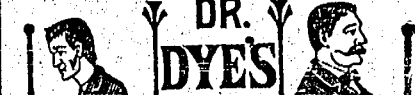
A VENDRE.

10,000,000
 De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRÈRE,
 Coin des rues Dorchester & Sanguinet.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other Electric Appliances are sold on 30-Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESS, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.